

Souviens-toi/moi !

[Il m']appelle depuis le futur afin de devenir.

[Il m']appelle depuis le futur afin de revenir.

Ne plus être en apparence.

Trouver l'issue. Revenir chaque fois par le même chemin.

L'issue est un autre chemin.

Les corps accueillent comme des coquillages. Plus de coquillages, plus d'issue. Danger.

Mourir n'est plus réjouissant. Plus d'œufs, vivre en eaux noires. Plus d'issue. Le poulpe veut manger de la lumière.

Le poulpe porte la lumière, la lumière vient au poulpe. Sans manteau, la lumière s'éteint. Le poulpe devient encre. Noire, puis eau. Plus d'apparence.

Si aucun corps n'est trouvé, l'âme s'égarera. Ptochopodes [pauvres en bras] danger. Ptochopodes mémoires en eaux vives. Pas d'issue. Devenir moule ou poisson. Mémoires en eaux vives.

Lents et agités les temps des attentes. Courts et agités les temps des existences. L'impatience nous gagne.

Parler sans lumière est violence. Parler sans encre est violence. La langue des sans-corps est chargée de poisons. Le poulpe sans lumière est ptochopode pour le poulpe.

De : Sarah.Buono@assotheorolinguiste.fr

Objet : Rapport traduction

Date : 13 août

À : Christina.ventin@assotheorolinguiste.fr

Chère Christina, cher-e-s collègues,  
Nous n'avons pas encore réellement commencé le travail sur le sens du texte, je vous tiens toutefois informé-e-s de ce que nous avons fait jusqu'à présent. J'ai été assez surprise d'apprendre que la personne qui allait le prendre en charge avec moi, Ulysse, était un symenfant de quinze ans. Il m'a été expliqué que non seulement Ulysse était l'un des plus talentueux symenfants de sa génération mais qu'en outre, il commençait à maîtriser l'italien, ce à quoi n'arrivaient encore qu'imparfaitement les autres symenfants de son âge et même un peu plus âgés. De fait, j'ai pu le constater, les Ulysse n'apprennent l'italien qu'à partir de l'âge de douze ans et bénéficient d'une relative bienveillance quand ils ne comprennent pas ou n'arrivent pas à s'exprimer, ce qui compromet certainement les progrès de cet apprentissage – on trouve toujours quelqu'un pour traduire, me dit en riant Ulysse. Il ajoute qu'un dicton affirme que les symenfants investissent dans les langues de leurs bras ce que les non-syms investissent dans la langue de la tête – ce qui signifierait que ces syms sont ce que nous appellerions, dans notre système de pensée, peu doués pour les langues articulées.

Jusqu'à l'âge de douze ans, les Ulysse parlent donc une langue particulière, qui fut inventée pour eux il y a quatre générations – je précise qu'ici on ne compte pas en années mais en générations, Ulysse étant de la génération 6. C'est avec cette langue qu'on s'adresse à eux, ce qui oblige chacun des membres de cette communauté qui ne la parlent pas (les non-syms) à sans cesse demander le relais d'un sym bilingue. Chaque sym devient dès lors, une fois qu'il maîtrise sa seconde langue, un traducteur exercé et souvent sollicité. Selon

Ulysse, cette organisation particulière a eu pour effet d'intensifier sérieusement leurs relations sociales et donne lieu à d'interminables (et très agitées) palabres sur les significations et les bonnes manières de traduire.

J'ai également appris que cette langue est commune aux Ulysse des communautés japonaise et italienne, la prononciation étant toutefois assez différente.

Cette langue autre, m'explique Ulysse, permet aux enfants de ne pas entrer trop vite dans les catégories qui façonnent le rapport au monde et aux autres. C'est une langue, dit-il, "qui n'a pas de centre, une langue traversée ou traversière". L'italien, comme le français et bien d'autres langues européennes, dit-on encore là-bas, sont des langues qui donnent au sujet plein pouvoir sur le verbe – le sujet constituant le centre significatif de tout énoncé. Les usages de sa grammaire instituent un sujet qui régent, qui détermine et dont les actes ne sont jamais que la conséquence de sa volonté<sup>27</sup>. Ce sont, affirment-ils, des langues forgées par et pour des êtres fascinés par la maîtrise et le contrôle, dont la syntaxe désigne, comme on accorde des privilèges, ce qui sera sujet et ce qui sera objet, qui sera doté d'action et qui s'en verra dépossédé.

Dans la symlangue des Ulysse, en revanche, je vais le dire avec leurs mots, "le sujet n'est que le destinataire passager d'un verbe qui le saisit. Tout sujet est en devenir non dans son propre agir, mais dans une multiplicité d'agirs qui le débordent."

C'est pourquoi leur grammaire ne connaît pas la forme du singulier, un verbe est toujours pluriel, même lorsqu'un seul sujet est nommément désigné – "le sujet est celui qui se présente, mais il y a une foule qui s'agite derrière lui".

Aussi les choses, comme les créatures, "font-elles faire". C'est ce que nos anciens appelaient la voix moyenne. Avec elle, nul ne peut être ni totalement passif ni totalement actif, aucun verbe, disent-ils, ne tient tout seul, "il est toujours le résultat d'un autre agir qu'accueille celui qui assure la médiation d'une cascade de faire".

Ainsi, en symlangue, revendiquer le fait d'avoir une idée, c'est affirmer que quelque chose vous fait penser – "une idée m'est venue" ou "il me vient à l'idée"<sup>28</sup> – et j'ai remarqué que la formule polie qu'utilise Ulysse pour annoncer qu'il a quelque chose d'important à dire est "une idée insiste pour être accueillie". Par ailleurs, en sym, on ne dit pas "je vois" mais "quelque chose se donne(nt) à voir" ; on ne dit pas "j'attends la pluie" mais "la terre réclame la pluie" ou encore parfois "la pluie m'invite à l'attendre" – quoique, si l'on est certain qu'il va pleuvoir et que les nuages les plus sombres s'accumulent sur la mer, on se contentera de l'expression plus simple, "la pluie m'arrive(nt)" (et encore, le "m" doit être précisé par son incorporation). Chez nous, dit Ulysse, être sujet, c'est être capturé par un verbe – passeur de relais et de multiples désirs et volontés.

Par ailleurs, ce que les langues non sym désignent par "ou" se dit "et encore" et le "ni" n'existe pas, car "aucune chose qui en contredit une autre ne peut recevoir la puissance d'exclure" – si ce n'est lorsqu'un choix vital doit s'imposer. Nous avons alors une locution particulière, que je traduirais par "il s'impose que".

Enfin, l'équivalent du pronom personnel "je" dans la position de sujet (ou celui du "m" que nous venons d'évoquer) est absent de la langue sym. Les symenfants parlent d'eux-mêmes en disant ce qui correspondrait dans notre langue à un "il" neutre (l'*it* des anglophones) et qui désigne une partie de leur corps – que prend en charge le terme générique sym *pod*. On peut y ajouter un suffixe qui permet de désigner l'endroit du corps pour lequel ce pronom s'exprime, le plus souvent les bras et les jambes qui prennent grande part à l'action, et que sollicitent souvent les sensations et les affects (*pod.a* et *pod.i* pour les bras gauche et droit, *pod.é* et *pod.è* pour les jambes). La tête est moins souvent désignée comme responsable d'une action ou comme soumise à un affect et, si un sym tend à l'évoquer trop

Dissolution of  
the self

ProteX  
tions

fréquemment, il sera la cible d'une taquinerie que l'on pourrait traduire par : "elle croit qu'elle veut ?"

Plutôt que de dire "je veux aller là" ou "je veux prendre ceci", la langue sym enjoint de dire, par exemple, "*pod.èè* (mes deux jambes) conduisent là-bas" ou "*pod.i* veut prendre cela" – voire, autre traduction possible et sans doute plus fidèle, "cela appelle/incite *pod.i*". Ulysse m'a également expliqué qu'il existait, au niveau sémantique, une déclinaison de *pod.* (*pod.s*) qui désignerait ce que nous appellerions un "bras fantôme" (ou plus précisément un tentacule fantôme), en référence au membre amputé qui continue de se faire sentir malgré son absence et qu'il traduit par "les bras qui manquent". Lui-même me dit en avoir trois (certains syms très doués peuvent en avoir quatre), dont un qui tend souvent, depuis quelque temps, à s'ankyloser, pour des raisons qu'il ne parvient pas à élucider – il paraît que c'est fréquent quand les syms approchent de l'âge adulte.

À ce propos, Ulysse m'a éclairée quant à la différence des calligraphies que nous avons décelée sur les différents tessons et qui nous avait d'ailleurs conduits à penser que nous avions affaire à plusieurs auteurs : ce poulpe a écrit à certains moments avec un de ses huit bras, à d'autres avec un autre, ce qui explique les variations. À la question que je lui posais de savoir si les tentacules de ce poulpe auraient des habiletés différentes (comme les droitiers qui s'avèrent malhabiles de l'autre main), il m'a répondu en riant qu'il ne s'agissait pas exactement de cela, et que ma question traduisait une perspective très non sym : "la tête décide, les bras exécutent". Les poulpes ont un rapport tout différent avec les parties de leur corps. Si souvent la tête amorce l'action, les bras ne tardent toutefois pas à retrouver leur autonomie.

Ici j'ai vraiment compris ce que les biologistes affirment quand ils disent que le système nerveux des poulpes

est beaucoup plus distribué que le nôtre, la majorité des neurones se trouvant dans les bras. Les ventouses disposées sur les tentacules sont à la fois des capteurs et des régulateurs, elles possèdent dix mille neurones qui permettent simultanément au poulpe de toucher et de goûter<sup>29</sup>. Le cordon de nerfs qui relie les bras au cerveau est très mince, et l'indépendance de ceux-ci semble à certains moments telle que les chercheurs pensent que les poulpes ne savent pas toujours où se trouvent leurs bras. Il s'en est d'ailleurs trouvé un parmi eux (c'est Ulysse qui me l'a raconté) pour mettre cela à l'épreuve, dans ces expériences de "contrôle" dont raffolaient les scientifiques d'autrefois. Un poulpe devait par exemple explorer des anfractuosités construites de telle sorte que, s'il y engageait un tentacule, celui-ci devait à un moment passer à la surface. Les expérimentateurs ont constaté que le cerveau "envoie" l'un ou l'autre bras dans l'anfractuosité, lui laisse ensuite l'autonomie de ses actes, le regarde faire et ne reprend la main, si on peut le dire ainsi, que si les conditions ne permettent pas au tentacule de mener sa tâche – dans ce cas, lorsque le tentacule rencontre le passage à l'air libre qui inhibe les chémorécepteurs de ses ventouses. Le cerveau central reprend alors le contrôle du bras et le guide par la vision.

Le biologiste du début du xx<sup>e</sup> siècle Jakob von Uexküll disait que, lorsqu'un chien court, il meut ses pattes alors que, lorsqu'un oursin court, ses pattes le meuvent. On pourrait donc en dire tout autant des poulpes – et sans doute est-ce partiellement vrai des humains, mais rares sont ceux qui en font vraiment l'expérience. C'est à la culture de cette expérience que les syms s'initient par le corps et par la langue. Et par la musique, car tous les syms sont musiciens – bien jouer de la musique vous apprend à faire confiance à vos mains, à vos jambes, à votre cœur, à votre respiration.

La différence des calligraphies des fragments, dit Ulysse, ne serait donc pas tant une affaire d'habileté que